

EN PHRASES AVEC CELINE



De DESTOUCHES à CELINE

MONTMARTRE 1929-1944



Moulin de la Galette, rue Lepic par Maurice Utrillo

Céline a passé quinze ans à Montmartre, même si ces quinze années ont été entrecoupées de nombreux déplacements en France et à l'étranger, s'il a quitté la Butte pour quelques semaines au début de 1936 et s'il a dû déménager par suite de la perte

de ses emplois à partir de juin 1939. Mais c'est à Montmartre qu'en mars 1941 il reviendra s'installer au 4 rue Girardon jusqu'à ce 17 juin 1944 où, craignant pour sa vie, il jugera plus prudent de quitter les lieux avec le feu vert de l'occupant..

Il y a écrit ses chefs-d'œuvre

Au cours de cette période, il aura commis quelques chefs-d'oeuvre avouables et d'autres écrits qui le sont moins, En d'autres mots, c'est à Montmartre que le docteur Louis Destouches se métamorphosera en l'écrivain Louis-Ferdinand Céline. Qu'on en juge !

C'est là qu'il finira *Le Voyage* qui à défaut du Goncourt lui apportera la célébrité fin 1932. Qu'il écrira *Mort à crédit* paru en mai 1936, *Mea Culpa* publié en décembre de la même année, *Bagatelles pour un massacre* en décembre 1937. Il faut écarter de la liste *L'Ecole des cadavres* rédigé lors des nombreux déplacements que lui permettait alors son absence d'obligations professionnelles et publié en novembre 1938 ainsi que *Les Beaux Draps* paru juste au moment de son retour sur la Butte en février 1941.

Mais c'est à Montmartre à nouveau qu'il travaillera à *Guignol's band* sorti en mars 1944 et aux divers manuscrits dont certains disparaîtront lors du pillage de son appartement ou qu'il emportera dans sa fuite.

Et c'est le bombardement de Montmartre en avril 1944 qui fournira l'essentiel du contenu de *Féerie pour une autre fois* et de *Normance*. Ajoutons que c'est là qu'il cuvera son plus grand chagrin d'amour et qu'il se mariera pour la troisième fois... La bonne...

Août 1929, arrivée du docteur et de sa

danseuse au 98 rue Lepic



Le voisinage qui pourtant en avait vu d'autres, fut intrigué par l'arrivée au 98 rue Lepic d'un couple étrange. Elle, jeune danseuse américaine qui soignait sa tuberculose en buvant, fumant et couchant avec un peu tout ce qui se présentait, mâle ou femelle. Elle s'appelait Elizabeth Craig et avait 27 ans. Lui, un médecin qui travaillait dans un dispensaire qui venait d'ouvrir à Clichy. Il s'appelait Louis, Ferdinand Destouches et il avait 35 ans.

Pourquoi Montmartre ? On ne le sait pas précisément.

Peut-être parce qu'Elizabeth s'ennuyait à Clichy. Que Montmartre était un endroit où l'on s'amusait et que Louis aussi aimait bien s'amuser et n'avait rien à refuser à Elizabeth ?

Peut-être aussi parce qu'on n'était pas loin des studios de danse Alessandri (rue Henri Monnier), Egorova (rue La Rochefoucauld) et Wacker (rue de Douai)

et que Louis aimait les danseuses ?

La maison, nous la connaissons. C'est un immeuble ancien, trapu qui fait le coin du boyau par lequel se termine la rue d'Orchamp. La concierge était bien gentille mais elle buvait un peu. Le couple habitait dans le bâtiment situé au fond de la cour.

Montons donc par un escalier en colimaçon jusqu'au dernier étage où ils ont pour voisin Abel Gance. L'ami Mahé nous sert de guide : "*Décor bourgeois, style médecin de campagne... Table rustique, armoires bretonnes encaustiquées... fauteuils de style, large divan, haut paravent tapisserie, des carpettes bien disposées au sol, au mur un petit pastel de danseuses signé Degas... et à travers la baie du studio, la vue sur Paris...*"

Pour gagner la salle de bains, "*on traverse une petite pièce douillette... sur un bureau un encrier quatre ou cinq stylos, crayons et une pile de papiers griffonnés, raturés, parfois les feuillets reliés pince à linge*"

Une entrée et une grande pièce très bien tenue avec meubles anciens, fleurs aux fenêtres, vue magnifique sur Paris selon Marie Canavaggia, la fidèle assistante. Grand studio fort joli, très grand divan, un ange qui pendait du plafond mais "*je ne suis jamais entrée dans la cuisine*", se souvient Jeanne Carayon, la voisine de Clichy.

Mme Benenson qui, précise-t-elle, est allée rue Lepic avec son mari, le patron de la Biothérapie, parle d'une pièce quelconque avec un lit. Pendant qu'il lui prépare un bain, Erika Irrgang voit deux chambres. Peu importe... Il n'y a pas le téléphone.

L'homme maintenant

Oublions les photos des dernières années et demandons-nous à quoi ressemble ce docteur Destouches. Tout le monde s'accorde à dire que c'est un balèze. Il est grand, baraqué, c'est du lourd. Marcel Aymé résume assez bien l'opinion de la majorité quand il parle d'un homme à la taille et aux épaules de cuirassier, au visage d'une beauté virile illuminé par la flamme joyeuse pétillant dans le regard de ses yeux clairs.

Son ami breton Marcel Brochard nous le décrit comme un garçon solide, bien droit aux yeux bleus avec une franche figure éclairée... Bien bâti en type américain qu'il imitait par son allure et son habillement sportif.

[...] Robert de Saint-Jean, qui le rencontre en février 1933, le décrit "*bien bâti comme un compagnon, lourdes pattes, la tête très grosse avec un front volumineux et des cheveux en désordre, des yeux clairs, très bleus, petits et pleins de méditation, des yeux sérieux d'homme qui a couru beaucoup de dangers, pris des responsabilités... des yeux de marin*".

Ah les yeux de Céline ! P. Werril, quelques mois avant sa mort, évoque "*un regard qui a vu des choses que les autres n'ont pas vues. Et c'est un regard tendre.*"

Revenons rue Lepic où Poulain est frappé par son allure altière, ses épaules de charpentier et ses mains extraordinairement belles qui faisaient rêver les femmes.

Révaient-elles ? Le mieux est de leur laisser la parole. Evelyne Pollet : "*c'est l'homme le plus extraordinaire que j'aie rencontré. Tout en lui frappait rien n'était banal.*" Pour Jeanne Carayon, Céline était beau, pantalons larges, semelles de



crêpe épaisses, soigné, élégant, à la mode. Des yeux inoubliables.

Le docteur Howyan, une Arménienne qui remplaçait

Destouches au dispensaire de Clichy, tempère pourtant ce bel enthousiasme :
" Céline, beau ? Non... la parole aisée, du charme, bien bâti. C'était un maquereau... Il avait des femmes sur le boulevard. "

Une seule le trouve laid, Hélène Gallet, une amie de Mahé, qui le voit *" gris, hirsute, peu soigné, jamais assis, vautré. L'allure veule, la parole faubourienne... avec sa figure ravagée de moine espagnol. "*

Ajoutons que ce sportif, cavalier accompli bien sûr mais qui fait aussi du bateau et du ski et conduit à toute allure sa moto ou son side-car, est un grand mutilé. Céline ne manquera pas de le répéter jusqu'à satiété à partir de 1936 et cela participera de la légende qu'il se fabrique. Mais si la trépanation relève de l'affabulation, Edith Follet, qui l'a vu de près, se souvient : le bras très démolé, notamment le muscle pour lever la main, sourd d'une oreille. Sans compter des bourdonnements dans la tête et des migraines intolérables.

Malgré cela, le docteur a un emploi du temps démentiel. Le matin, il travaille pour les laboratoires. Dans l'après-midi, il part pour Clichy. Le soir, il rentre chez lui et, dans la petite pièce de l'appartement il écrit. Le *Voyage au bout de la nuit* sera vraiment une balade jusqu'à plus d'heure.

Elle, c'est l'Impératrice

La même amie de Mahé nous parle d'une Américaine belle de cette beauté qui coupe le souffle. Des jambes magnifiques... Elle ne marche pas, elle glisse. Un beau couple donc. Mais un beau couple qui s'est déjà pas mal disputé, en anglais, dans l'appartement de Clichy où les cloisons sont de papier. D'ailleurs la belle Elizabeth ne saura jamais assez de français pour causer avec la concierge du 98.

Qu'importe, ce sera le grand amour de sa vie, il l'appelle son " petit écureuil ", mais un amour " moderne ", interrompu de nombreux déplacements de l'un ou de l'autre ; sans exclusivité et sans jalousie, où chacun est libre. Le *Voyage* lui sera dédié et avec son ex-beau-père et Rajchman, la troisième personne à qui il confesse devoir quelque chose, sera *" une danseuse américaine qui m'a appris tout ce qu'il y avait dans le rythme, la musique et le mouvement "*.

Mais à vrai dire, la littérature, elle n'y tenait pas tant que ça la belle Elizabeth à qui il arrivait d'aller s'amuser à Montmartre le soir avec les amis du docteur. Mais attention, elle n'accordait ses faveurs qu'aux vieux amis et aux jeunes amies de Louis, si ça amuse Louis... Elle ne tromperait pas Louis pour un empire.

Lili (ce nom me dit quelque chose) qui rabattait, levait et rapportait si bien et qui avait évidemment droit au festin. Louis envisage bien sûr de la présenter à d'autres de ses maîtresses. C'est d'ailleurs un de ses fantasmes favoris que de se retrouver en compagnie de deux femmes avec qui il a couché.

Sauf que, en 1933, à la mort de sa mère, la trentaine arrivée, Elizabeth en aura peut-être un peu assez d'autant de liberté et refusera de revenir avec lui quand il séjournera aux Etats-Unis l'année suivante.



Il en restera profondément marqué et en 1947 encore, il se demande ce qu'elle est devenue : *" Quel génie dans cette femme ! Je n'aurais jamais rien été sans elle - Quel esprit ! Quelle finesse... Quelle poésie... Quel mystère... Elle comprenait tout avant qu'on en ait dit un mot - Elles sont rares les femmes qui ne sont pas essentiellement vaches ou bonniches, alors elles sont sorcières et fées. "*

Le docteur a aussi une vie de famille

S'il perd son père en 1932, il continuera d'entretenir des relations avec sa mère jusqu'en juin 1944 et celle-ci viendra le voir régulièrement à Montmartre quand elle ne l'accueillera pas avec Lucette rue Marsollier, après qu'il ait été obligé de quitter son appartement. " La bonne dame ressemblait à son fils modelé par Daumier. Elle n'était pas plus loquace que la terre cuite et il lui parlait sur le ton simple et affectueux d'un



agrégué qui chérit sa vieille nourrice. " Elle a abandonné le magasin du passage Choiseul pour le commerce en chambre avant de trouver, elle aussi, grâce à Germaine Constans, un emploi au Laboratoire Gallier où elle représentera la Basedowine mise au point par son fils.

C'est donc à tort que Céline prétend à plusieurs reprises qu'elle est à sa charge. Elle n'a pas totalement adhéré, c'est le moins qu'on puisse dire, au roman familial

revu et corrigé par son génial rejeton et cela énervera considérablement celui-ci qui, à l'annonce de sa mort, se repentira effroyablement de ses duretés envers elle. Et en plus elle boîte. Plus ou moins selon les témoins.

Quant à la fille, " *toi mon Louis, tu n'aurais pas aimé être pris en flagrant délit d'affection avec ta fille... tu jouais plutôt les papas bourrus quand après le divorce tu la recevais... Mais au moindre bobo qu'elle attrapait à Rennes... Tu plaquais tout et tu bondissais dans le dur* ", se rappelle Mahé.

Il venait aussi la voir pour les vacances avec Elizabeth qu'elle aimait beaucoup. Quand elle était à Paris, elle passait de temps en temps rue Lepic où son père corrigeait ses rédactions...

Il lui recommandait de ne pas s'occuper de littérature. On y laisse sa peau. Quelquefois il l'emmenait sur la *Malamo*.



Et de nombreux amis

D'abord les copains de Rennes et de Bretagne, comme Marcel Brochard, qui rappellent à Paris de temps en temps pour faire la fête. Rue Lamarck, on trouvait Georges Geoffroy avec qui il habitait à Londres en 1915. Il s'était brouillé avec lui mais ils se réconcilieront au moment de la sortie du *Voyage*. Entre-temps Geoffroy était devenu bijoutier et ils resteront toujours en relation.

Mais de nouveaux visages ne vont pas tarder à apparaître. D'abord par l'intermédiaire de Germaine Constans, l'amie de Francis Varedes, et de l'amie de celle-ci, la journaliste Aimée Barancy, il fera la rencontre du jeune peintre Henri Mahé, dit Riri-la-Barbouille (1907-1975).

Une gueule d'ange, intelligent, sensible et cultivé et qui a fait ses humanités du côté de la Mouffe. Henri sera aussi décorateur de restaurants, de bordels ou de salles de spectacles. Entre les deux hommes, c'est le coup de foudre. " *L'un tonne en ré majeur, l'autre rit en si bémol*. " Germaine les voit comme deux vikings. Abel Gance évoque Verlaine et Rimbaud. Les femmes en plus, quand même...

En 1934, Mahé exposera un tableau de Céline aux Indépendants. C'est le début d'une longue amitié qui permet à Céline et Elizabeth d'intégrer la joyeuse bande de la *Malamo*, du nom de la péniche d'Henri qui mouille sur les quais.

On y trouve des chanteuses comme Marie Dubas et Germaine Roger, des comédiennes comme Eliane Tayar ou Nane Germon, un sculpteur comme Emmanuel Auricoste, un historien comme René Héron de Villefosse avec qui il allait manger des crêpes rue Vandamme, un écrivain à succès comme Jacques Deval, un homme d'affaires juif Georges Bloch, le clown Béby et même un avocat, André Saudemont, qu'il consultera en 1939 après la promulgation du décret-loi Marchandeau.

Après la guerre ils se reverront, Mahé et lui en juillet 1949 à Klarskovgaard et ils découvriront que le courant ne passe plus. La brouille éclatera à cause de l'universitaire américain Milton Hindus qui rapporte que Mahé lui aurait affirmé que " *Céline is a little bit of a liar* ". Pour Mahé, il est Louis.



Henri Mahé



**Marcel
Aymé**



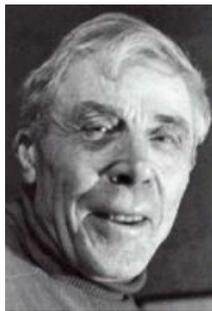
Béby le clown

Mahé avait en 1927 rencontré à Medrano un autre peintre qui s'intéressait aux gens du cirque. Il s'appelait Gen Paul (1895-1975), et il deviendra à son tour l'un des deux ou trois amis les plus intimes de Céline. Né 96 rue Lepic, Eugène Paul était devenu apprenti tapissier, puis avait perdu une jambe à la guerre. Il s'était marié en 1916 à une copine couturière, Fernande Pierquet, que Céline soignera mais qui mourra de la tuberculose en novembre 1939.

Après la guerre, il s'était découvert un don pour la peinture et il allait devenir l'un des plus grands artistes de sa génération. Alors qu'ils habitent à moins de 100 mètres l'un de l'autre, il faudra près de quatre ans avant qu'ils ne se rencontrent, vraisemblablement après le départ d'Elizabeth pour la Californie. Et encore ça sera dans les studios de danse car tous les deux tutoyaient, et même un peu plus, la ballerine.

Dans l'atelier de l'unijambiste, Céline découvre l'existence d'une autre fine équipe dont les membres se réunissent le dimanche autour du maître des lieux pour refaire le monde en buvant sec. C'est la messe chez Gen Paul.

On y trouvait, entre autres :



Gen Paul



Jacques Deval



**Ralph
Soupault**

- Marcel Aymé (1902-1967), qui habitait rue Paul Féval et qu'on présente plus ;
- Jean-Gabriel Daragnès (1886-1950), " le premier graveur de France ", qui faisait fortune dans l'édition à tirage limité et qui resta toujours fidèle à Céline même dans les plus mauvais jours. Il s'était fait construire une superbe maison rose au 14 de l'avenue Junot ;
- Henri Poulain (1912-1987), une connaissance de Clichy qui rejoindra *Je suis Partout* comme secrétaire de rédaction au moment de *Bagatelles* et y restera jusqu'en 1943.
- Jean Dauvilliers dit Bonvilliers (1909-2000), comédien et peintre que Céline avait soigné pour une crise de furonculose ;
- André Pulicani (1892-1972), fils d'un gendarme corse et d'une Bretonne qui travaillait dans les assurances et qui gravira tous les échelons jusqu'à devenir le PDG de la société qu'il avait créée ;
- Jean Noceti, musicien et compositeur, un voisin du 89 rue Lepic ;
- Max Revol (1894-1967), chansonnier et comédien ;
- Antoine Bourdat dit Parménie de son nom de plume (1880-1961), un Dauphinois travaillant aux PTT. C'est un voisin, il habite au 102. A. Roussard nous apprend qu'il devint secrétaire général du Vieux Montmartre en 1934 et qu'il tenait le Musée alors installé 22 rue Tourlaque ;
- Victor Carré, l'archiviste du " Vieux Montmartre ", poète et historien montmartrois qui travaille à la mairie du XVIIIe ;
- Ralph Soupault (1904-1962), dessinateur de presse bigleux qui avait commencé à *L'Humanité* et qui finira à *Je suis Partout* ;
- Pepino, le garagiste baraqué du bas de l'avenue Junot, un Parmesan se disant entre autre spécialiste des Hispano-Suiza et pouvant, le cas échéant, jouer les gros bras ;

La fête chez Gen Paul

" Popol c'est un vieux Montmartrois. Il a été préconçu dans les jardins de la Galette, un soir de 14 juillet, c'est le



Montmartre " de ses moins de neuf mois ". Alors c'est un " pur de pur ". Je sais qu'il aime bien le bourgeois, je lui en monte un petit flacon, question de le mettre en bonne humeur. Je veux qu'il me cause ! Il est peintre, c'est tout vous dire, au coin de l'impasse Girardon. "
(*Bagatelles pour un massacre*, p. 56).



Serge Perrault



Robert Le Vigan

- Jo Varenne, dont la femme Mimi est l'héritière du Moulin de la Galette ;
- Serge Perrault, un danseur, frère de Lycette Darsonval (étoile de l'Opéra) et sa compagne Mireille Martine ;
- Arthur Pfannstiel (1901-1984), un peintre allemand installé à Paris depuis 1925 qui traduit en français les discours d'Hitler et qui est en train de devenir l'un des plus grands spécialistes de Modigliani. Il adaptera aussi en allemand *Bagatelles* et publiera en 1940 *Das Korruptierte Frankreich* avant de revenir dans les fourgons de la Wehrmacht, pour participer comme interprète aux négociations pour la reproduction de *L'Humanité* ;
- Et puis il y avait encore Jean Perrot qui habitait de l'autre côté du carrefour au 4 rue Girardon, un entrepreneur qui débrouillait les affaires de Popaul.
En 1935 enfin, devait apparaître un personnage qui jouera un rôle important dans un opus de la geste célinienne, l'acteur Robert Le Vigan (1900-1972).
Céline et lui avaient fait connaissance par l'intermédiaire d'un brocanteur de la rue Lepic qui s'appelait Hubert et qui tirait l'essentiel de ses ressources en faisant dans le faux tableau. Il habitait 12 rue Girardon avec sa Tinou qu'il devait épouser en 1936. Elle tentait de se suicider épisodiquement et se ratait régulièrement. En 1942, elle le quittera pour un aviateur recyclé dans le marché noir. Après la Libération, surpopulation des prisons oblige, le mari et l'amant devaient se retrouver dans la même cellule. Atmosphère..
Mais nous n'en avons pas tout à fait fini avec la peinture montmartroise, il se trouve en effet, qu'à un moment difficile à fixer, notre bon docteur s'était fait draguer sur le marché de la rue Lepic par une certaine Marie Wild qui, accessoirement, perfectionnera son argot et lui trouvera une femme de l'impasse Trainée pour lui faire son ménage.
En 1939, elle se maria avec un aquarelliste qui fait partie de la bande de Gen Paul, Henri Chervin (1905-1969), que Céline, qui connaît la musique, surnommera Chaunard, et à qui le Musée de Montmartre a rendu hommage en 1990. Ils s'installeront avec la mère et le frère de Chervin à la " maison rose ", en haut de la rue de l'Abreuvoir, où André Utter venait en voisin puisqu'il habitait 12 rue Cortot.

Quant aux femmes...

Elizabeth était donc partie en avril 1932, qui est aussi l'année du décès du père de Louis, au moment où il dépose le *Voyage* chez Denoël. Elle devait revenir à l'automne. Elle revint en avril 1933 ayant perdu tout son argent, crise de 1929 oblige. Elle n'arrête pas de tousser. Sa mère est morte et elle doit repartir en juin.

Karen Marie Jensen

Entre-temps, à l'époque d'Elizabeth déjà ou après, et pour ne citer que les principales parmi tous ces " trois-mâts " plus ou moins anonymes et en essayant de conserver un ordre chronologique, on trouve une amie d'Elizabeth, la danseuse danoise Karen Marie Jensen, brune aux yeux bleus qui se produisait au Tabarin et qui, en son absence, se faisait sauter chez lui par le " roi des Corses ", tandis que les gardes du corps



montaient la garde sur le trottoir de la rue Lepic. Elle aura, elle aussi, la mauvaise idée de partir en Amérique et elle refusera, elle aussi, de revenir en Europe avec lui. En février 1935, il lui écrira une lettre très travaillée pour essayer de la ramener à lui. *"J'aimerais bien danser la polka aussi Karen... si on pouvait mourir en dansant la polka."* En vain. Il en écrira d'autres de moins bonne tenue. Il en sera presque devenu collant. Pourtant ils resteront en bons termes car ils se sont jaugés et par delà la saltimbanque à la cuisse légère, il a flairé la fille de la grande bourgeoisie à la tête bien sur les épaules, qui a d'autres ambitions dans la vie qu'un deux pièces rue Lepic et à qui l'on peut confier ses chagrins d'argent. Mais n'anticipons pas...

Pendant le printemps 1932 d'autre part, était apparu presque simultanément dans la vie de Louis un couple de duettistes d'origine germanique sans que, pour une fois, aucune ne soit avertie de l'existence de l'autre. A ma droite Erika Irrgang de Breslau, ramassée à la limite du coma hypoglycémique dans un café de la place du Tertre. Des cuisses admirables, très intelligente, *"belle, vicieuse, brillante"*. Dans la dèche. A volé à la Samaritaine. Ils ont joué à "Attrape-moi si tu peux" en dévalant les escaliers de Montmartre jusqu'à la place Clichy et arpenté le bitume de Pigalle. A ma gauche, Cillie Ambor, 27 ans, autrichienne, prof de gym, veuve, draguée au café de la Paix ; un cul superbe ; quinze jours de bonheur rue Lepic (petite partouze comprise) ; retourne à Vienne sur un petit nuage et voudrait bien y rester, sur le petit nuage (première lettre, 25 septembre 1932). Louis lui conseille gentiment de se calmer mais ils se reverront et resteront en relation jusqu'en 1939. Elle lui envoie des poupées représentant des matelots pour garnir la maquette du voilier qui était dans son appartement. Au bout de quelques mois, Céline croule sous les poupées. [...] On aurait tendance à oublier que pendant ce temps-là, le monde a continué de mal tourner et que le sort de l'Allemagne et de l'Europe est en train de basculer. Son voyage en Europe centrale en juin 1933 augmente son inquiétude... Ca n'empêche pas les sentiments. De Prague à Mahé : *"J'ai des relations supraterrrestres avec une mignonne bonne bohémienne et puis une psychanalyste qui parle comme une superprostituée (Annie Reich, la femme de Wilhelm). C'est beau et c'est bon !"*



Erika Irrgang



Evelyne Pollet



Lucienne Delforge

Entre temps, le succès aidant, les admiratrices n'avaient pas tardé à se manifester. A ce petit jeu, la palme de la rapidité revint en février 1933 à Evelyne Pollet. Attention, le Y est important. C'est un pseudonyme car elle écrit aussi. Mariée. Habite Anvers. Et en plus de ça, c'est une chieuse. Nouveaux voyages en perspective qui se poursuivront à intervalles irréguliers car il semblerait que l'auteure ait eu du répondant, jusqu'à la Guerre, tandis que la correspondance avec Erika et Cillie se maintenait. La vie continue. Janvier 1935, c'est une Chinoise qu'il a ramenée de Londres et *"qui apprend à sucer à la satisfaction de son bon maître"*. On fait avec les moyens du bord. Et pourtant, au cours de l'été, la pianiste Lucienne Delforge, *"qu'il faudrait beaucoup baiser et cela m'ennuie beaucoup"*, assurera un intérim de quelques semaines pimenté par des rencontres avec Karen à Copenhague

et avec Cillie et ses copines psychanalystes. Mais il refusera de s'attacher à elle et tout en ne la perdant pas de vue, il la retrouvera dix ans plus tard à Sigmaringen.

Difficile de tenir à un tel régime. En 1935, il est épuisé par les efforts nécessités par l'écriture de *Mort à crédit*, qui, en plus de cela, reçoit un accueil mitigé, les déplacements et les exigences de sa vie professionnelle.

Lucie Almanson

C'est Lucie Almanson dite Lucette Almanson qui, repérée par Gen Paul fin 1935 au cours de Mme Alessandri, ramassera la mise.

Lucette, dite " La pipe ", à cause de la longueur de son cou, paraît-il, a alors 24 ans. C'est une petite danseuse qui veut réintégrer l'Opéra Comique après une tournée en Amérique.

Décidément les danseuses de Céline tourment beaucoup. Elle vit plus ou moins chez lui. En juillet 1937, ils sont à Saint-Malo et à Jersey. Elle a dansé deux fois à Dinard et a gagné 400 francs. Il est parfois en voyage, elle aussi.



Commence la publication de *Bagatelles*. Céline perd ses consultations au dispensaire de Clichy et ses piges à la Biothérapie. Il doit abandonner son appartement rue Lepic devenu trop cher en juin 1939 et s'installe chez sa mère. En septembre il ouvre un cabinet à Saint-Germain, 15 rue Bellevue. Le moment n'est pas très favorable et il doit revenir rue Marsollier.

La guerre arrive et bien que réformé il se rend à Marseille où il sera engagé comme officier de la marine militaire de troisième classe temporaire sur un paquebot, le *Chella*, qui réussira à couler un torpilleur de la Royal Navy le 5 janvier 1940 et devra rebrousser chemin.

Le voici donc encore de retour rue Marsollier et il trouve en mars un emploi " bien payé (relativement) " de médecin-chef au dispensaire de Sartrouville, ce qui lui vaudra en juin un exode en ambulance, avec Lucette, qui le conduira jusqu'à La Rochelle à la poursuite de l'armée française.

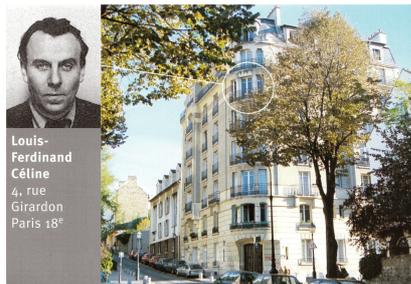
Retour rue Marsollier le 14 juillet et ce n'est que le 1er décembre qu'il obtiendra un emploi au dispensaire municipal de Bezons. Il y exercera jusqu'au 17 juin 1944. Début mars 1941, il revient vivre à Montmartre. Il n'habite plus rue Lepic, mais à 30 mètres de là, au 4 rue Girardon, à l'angle de la rue Norvins.

L'absence avait duré un peu moins de deux ans mais la vie avait bien changé. La France était coupée en deux et Paris était occupé.

Son mariage et Montmartre sous l'occupation allemande

Céline n'est plus seul. Il vit désormais en ménage avec Lucette qu'il épousera en trombe à la mairie du XVIIIe en février 1943 avec pour témoins Victor Carré et Gen Paul qui sera bien déçu par l'absence de gueuleton.

L'appartement est au cinquième. " Double exposition " : d'un côté Paris, de l'autre il donne juste sur le Moulin de la Galette. Au rez-de-chaussée, il y a la concierge, Mme Bégouin. Elle a une fille Nicole bien jambée quoique de figure ingrate. Au premier, l'ami Perrot. Au quatrième, Robert Champfleury et sa compagne Suzanne. Ils réunissent chez eux un groupe de résistants dont Roger Vaillant et Yvon Morandat. Ils se demandent s'ils ne devraient pas supprimer leur voisin du dessus.



Louis-Ferdinand
Céline
4, rue
Girardon
Paris 18^e

Finalement ils renonceront. Céline est parfaitement au courant de leurs activités. Naturellement, il ne les dénoncera pas. Et il soignera l'un d'entre eux. Sur le même palier que les Destouches, un avocat, Robert Antoine. En face, l'atelier de Gen Paul où se regroupe toujours la fine équipe que la guerre ne semble pas avoir trop dispersée, d'autant que certains comme Le Vigan et Dauvilliers travaillent à Radio Paris sous la direction d'Oltramaré, un journaliste genevois fasciste.

L'atelier de

Gen Paul

Comme tous les Parisiens, sauf exception, les Destouches ont faim et froid car les hivers de l'Occupation furent rudes et ils vont faire la queue pour les cartes de rationnement. Lucette a quelques élèves mais, faute de charbon Mme Alessandri a dû fermer son cours..



Quelquefois, ils vont dîner chez Manière, à La Pomponnette ou à la brasserie Junot où l'on ne demande pas les tickets.

[...] Un nouvel arrivant de marque, Zuloaga dit Zoulou, fils d'un peintre espagnol venu à Montmartre au début du siècle et retourné au pays faire de la peinture mondaine et alimentaire. Le fils, plein aux as, est attaché culturel à l'ambassade d'Espagne et fréquente le Tout-Paris d'alors.

C'est lui qui par exemple présente à Céline, Marie Bell et Florence Gould. Elles viennent parfois pour une dînette mais il faut frapper " j'ai du bon tabac " sur la porte si l'on veut que celle-ci s'ouvre.



Arletty en 1943

Autre tête nouvelle, Léonie Bathiat dite Arletty, une payse de Courbevoie rencontrée en décembre 1943 chez von Bose, conseiller à l'ambassade d'Allemagne et qui partage ses faveurs entre Josée Laval et un bel officier allemand (" mon coeur est à la France mais mon cul est à moi "). Cette amitié devait se prolonger jusqu'à la mort de Céline comme en témoigne un reportage photographique à Meudon en 1958.

Lettres aux journaux

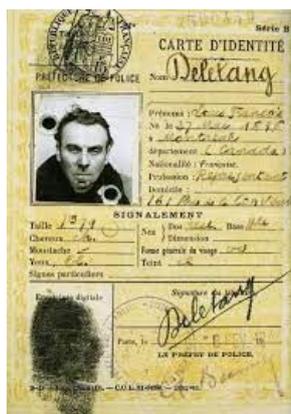
[...] Ph. Alméras en compte vingt-huit, dont une en 1940, onze en 1941, huit en 1942, quatre en 1943 et quatre en 1944. Compte tenu de la violence de leur contenu, quand elles sont publiées, elles ont été " tripatouillées, édulcorées, tronquées, falsifiées... " Toujours d'après Alméras, il a accordé onze interviews, une en 1940, cinq en 1941, trois en 1943 et deux en 1944.

Au total, c'est plutôt maigre, mais il ne faut pas oublier que Céline est beaucoup plus un homme de livres qu'un homme de presse. A cela il faut ajouter quelques dîners en ville où il croise Doriot, Déat, Benoist-Méchin, Paul Morand ou quelques déjeuners au Cercle Européen avec un confrère et ami le Dr Bécart.

Quant à sa présence à des manifestations, à part le meeting de Doriot à son retour de Russie en mars 1942, elles sont plutôt pour lui l'occasion de faire scandale, comme en témoignent le pugilat qu'il provoque lors de l'inauguration de l'Institut des Questions Juives le 11 mai 1941 ou sa conférence au Groupement Sanitaire Français du 20 septembre 1942.

Bombardements et départ pour Baden Baden

Céline est tout à fait au courant de la détérioration de la situation des Allemands. Au bout de février 1944, grâce à un autre frère de Lycette Darsonval, il a obtenu des fausses cartes d'identité aux noms de Delétang et Alcante.



Les bombardements se multiplient et Céline et Gen Paul vont chercher dans les caves de la Maison rose un abri bien illusoire.

Le 21 avril 1944, le nord du XVIII^e arrondissement et les environs du Sacré-Cœur sont sérieusement touchés.

Aussitôt après le débarquement, il prend la décision de quitter Paris où il sent les tueurs roder autour de lui.

Gen Paul semble vouloir s'éloigner comme si le peintre voulait publiquement se défaire d'une amitié devenue compromettante.



Le XVIII^e et les alentours du Sacré-Cœur bombardés

Il obtient des services allemands des Affaires étrangères des passeports et l'autorisation de rejoindre le Park Hotel de Baden Baden au titre d'invité du Reich.

Il part le 17 juin avec Lucette et Bébert en saluant quelques rares personnes dont Gen Paul. Il ne reviendra plus...

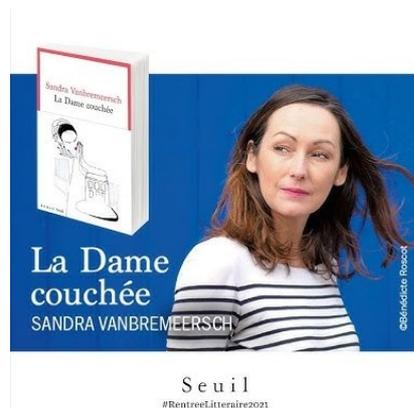
(Jean Maurice Bizière, De Destouches à Céline, Montmartre 1929-1944, Spécial Céline n° 11, hiver 2013).

Jean Maurice Bizière est historien, professeur (Emérite) à l'Université Jean Moulin de Lyon. Que ce soit au Cameroun, aux Etats-Unis ou au Danemark, il a trouvé Céline sur son chemin. N'a pas manqué, lui aussi, de se marier une première fois à Londres et d'atterrir, comme par hasard, à Montmartre dans un immeuble où habita un personnage de la geste célinienne. N'envisage pas pour l'instant un déménagement du côté de Meudon.

PARUTION

" La Dame couchée ", Sandra Vanbremeersch - éditions du Seuil

De 2000 à 2019, une jeune femme a été l'assistante de vie d'une vieille dame tout sauf ordinaire, recluse dans sa propriété pavillonnaire de la ville de Meudon : Lucette Destouches, veuve de Louis-Ferdinand Céline. Voici le récit de ces années passées dans un monde à l'écart du monde, véritable plongée dans l'intimité de cette future centenaire dont la santé va déclinant, rythmée par le ballet des visites régulières des amis et de la faune gravitant autour de la Veuve, jusqu'aux animaux de compagnie, autres bestioles et spectres peuplant la mythique maison.



" La dame couchée "

Un premier roman écrit au cordeau, qui brosse le portrait tout en nuances de la femme d'un célèbre écrivain et restitue avec élégance et maestria un climat très singulier.

Sandra Vanbremeersch est née en 1972. Diplômée en art, elle vit à Paris, où elle développe son univers artistique. " La Dame couchée " est son premier roman.

19/08/2021 - 17,50 €

Violette parle

et...

APPARITIONS !...

LE PARISIEN

Culture & loisirs, Livres

Gallimard veut éditer les feuillets retrouvés de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline

L'éditeur historique de Louis-Ferdinand Céline entend jouer son rôle d'« éditeur exclusif » des feuillets de l'écrivain, volés en 1944, et qui viennent de refaire surface.

Ces manuscrits avaient été dérobés en 1944 dans l'appartement parisien de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline, alors en fuite pour le Danemark.

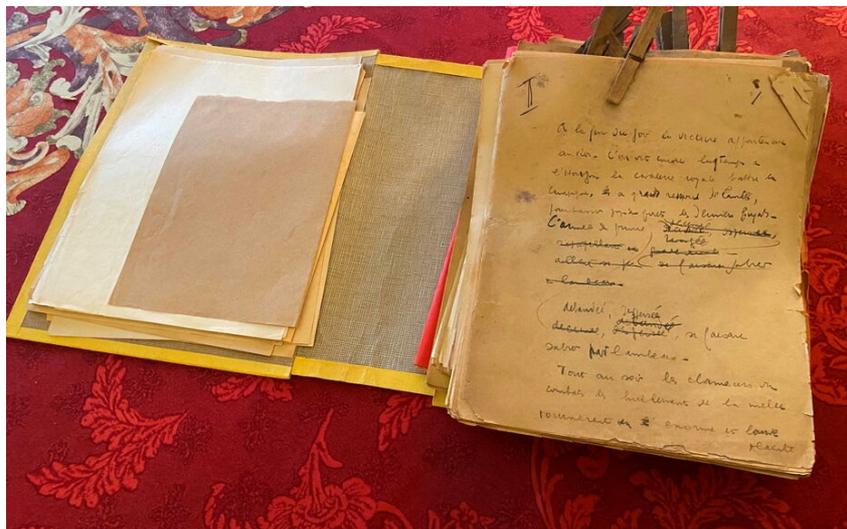
Gallimard est sur les rangs et entend bien jouer son rôle d'« éditeur exclusif », après la découverte de 6 000 feuillets inédits de Louis-Ferdinand Céline (1894-1961). Ces manuscrits avaient été dérobés en 1944 dans l'appartement parisien de l'écrivain et pamphlétaire antisémite, en fuite pour le Danemark. Ils ont été remis en juillet aux ayants droit de l'auteur de « *Voyage au bout de la nuit* ». Le 6 août, *Le Monde* livre l'histoire rocambolesque de ces écrits, remis par un lecteur de *Libération* au critique dramatique Jean-Pierre Thibaudat. Le journaliste devait garder ce trésor caché jusqu'au décès de la veuve de Céline, Lucette Destouches. L'épouse a disparu en 2019, à l'âge de 107 ans.

Jean-Pierre Thibaudat contacte alors un avocat et rencontre les ayants droit, François Gibault, avocat de 89 ans, auteur de la biographie de référence de l'écrivain, ami de Lucette Destouches et de Véronique Chovin, 69 ans, une proche de la veuve. « *Voilà soixante-quinze ans que l'on se demandait où étaient passés les manuscrits de Céline disparus à la Libération : l'annonce de leur redécouverte a été un véritable choc pour nous* », a confié François Gibault au *Monde*.

« Un tel trésor »

Début 2021, les ayants droit déposent plainte pour recel de vol. Or, le journaliste, qui s'est toujours considéré comme dépositaire du joyau littéraire, a passé plusieurs années à retranscrire l'équivalent de 600 pages. Elles se décomposent en trois grandes parties : le roman « *Casse-pipe* » dont seuls quelques extraits étaient connus des experts, « *Londres* », un livre inconnu, et 1 000 feuillets de « *Mort à crédit* ».

« *Céline accordait une telle importance à ces manuscrits que Gallimard doit jouer le rôle qui a toujours été le sien depuis 1951, conformément au souhait de l'auteur : l'éditeur exclusif de son œuvre littéraire. Nous ne manquerons pas à l'appel, tant par enthousiasme que par devoir* », a annoncé ce vendredi à l'AFP Antoine Gallimard.



Le président de la maison d'édition s'est dit « *très rassuré qu'un tel trésor ait été finalement confié aux ayants droit. C'est une véritable garantie, tant pour la conservation que pour la publication et la mise en valeur des manuscrits* ». Alors que le monde de l'édition, chercheurs et spécialistes, s'interroge sur le devenir de ces textes, l'éditeur rappelle la « *priorité donnée à Gallimard pour la publication de tous écrits inédits à venir* », dans un contrat signé avec la veuve de Céline après sa mort. « *L'édition est aussi une affaire de patience. Le travail doit être mené de façon très scrupuleuse. Nous saurons tenir compte aussi bien de l'intérêt bien légitime des lecteurs que des préconisations de la communauté scientifique* ».

Deux de ses œuvres pourraient être publiées

De son côté, l'avocat Serge Klarsfeld, qui a œuvré pour la reconnaissance de la responsabilité de l'État français dans la Shoah, trouve « *normal que les écrits de Céline ne tombant pas sous le coup de la loi soient publiés* ». « *Ses écrits antisémites et ceux qui célèbrent la haine raciale ne doivent pas être édités, puisque l'antisémitisme est un délit* », rappelle-t-il. Mais selon lui, « *son œuvre peut être lue séparément. Il ne faut pas oublier qu'après la guerre, Céline a refusé que ses pamphlets antisémites soient publiés* ».

Cependant, la parution ne pourra se faire qu'avec l'accord des ayants droit. Dans son enquête, *Le Monde* précise que ces derniers envisagent de donner l'intégralité de « *Mort à crédit* » à la BNF. Le document y rejoindrait « *Voyage au bout de la nuit* », préempté par l'État en 2001 lors d'une vente aux enchères, où il s'était envolé à plus de 1,8 million d'euros. Ce sont les deux autres œuvres, « *Casse-pipe* » et « *Londres* », qui pourraient sortir en librairie chez Gallimard.

(Par Valentine Rousseau, le 13 août 2021)

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2021 CELINE EN PHRASES